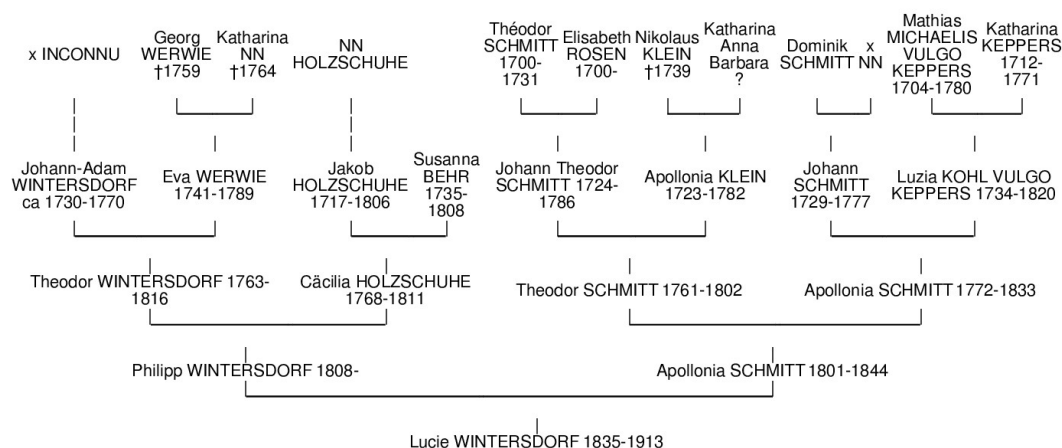


## Lucie Wintersdorf

Lucie est mon arrière-arrière grand- mère. C'est avec son histoire que commence ce récit.

Nous parlerons un peu de ses parents, Philipp et Apollonia, mes recherches étant restées "muettes" concernant les générations précédentes

### Ascendants de Lucie WINTERSDORF



Lucie est née le 17 Juillet 1835 à Idenheim une municipalité allemande située dans le land de Rhénanie-Palatinat et l'arrondissement d'Eifel-Bitburg-Prüm.

Elle est la fille d'Apollonia Schmitt, née en 1801 à Röhl et de Philip Wintersdorf né en 1808 à Dahlem, deux municipalités situées également dans le land de Rhénanie-Palatinat et distantes l'une de l'autre de 4,5 Km.

Vivant très près l'un de l'autre, on peut supposer qu'Apollonia et Philipp se connaissaient depuis leurs enfances.

Philip part au service militaire au début de l'année 1829 et il est sous les drapeaux jusqu'en 1832.

Apollonia et Philip s'unissent à Rohl le mardi 4 février 1834. Comme s'est bizarre de se marier un mardi ! Contrairement à ce que nous connaissons aujourd'hui, pour s'unir, la fin de la semaine est boudée au profit des trois premiers jours.

Le vendredi est exclu car c'est jour de deuil et de jeûne en souvenir de la mort de Jésus-Christ. Le prêtre refuserait catégoriquement sa bénédiction. Le dimanche, de son côté est traditionnellement

réservé au culte, et le clergé à suffisamment à faire avec les messes, petites et grandes et les vêpres, pour aller y ajouter des épousailles.

Le jeudi et le samedi sont évités, parce que les festivités se prolongeraient jusqu'au vendredi et au dimanche, impossible à envisager. Le mardi est regardé comme de bon augure.

De même, à la campagne, les mariages ont lieu surtout en janvier et en février, entre "les Rois" et le carême et en novembre après les derniers travaux de vendange, de labour et de semailles et avant le temps de l'Avent.

La volonté d'éviter les mois d'été vient simplement du fait que ce sont ceux des gros travaux de fenaison et de moisson et qu'il est impossible de prendre le temps de s'amuser.

Lucie vient donc au monde le vendredi 17 juillet 1835 soit 17 mois après le mariage de ses parents. Elle est le premier enfant du couple. Viendront ensuite les naissances de Catharina en 1838 puis de Théodore en 1842.

Lucie n'a pas connu ses grands parents, côté maternel, Apollonia Schmitt (1772/1833) née à Oberstedem et Théodor Schmitt (1761/1802) né à Röhl.

Elle n'a pas connu non plus ses grands parents, côté paternel, Théodor Wintersdorf (1763/1816) né à Dahlem et Cäcilia Holzschuhe (1768/1811) née à Speicher.

Les parents de Lucie sont de condition modeste. Apollonia, la mère de Lucie est servante. Dans la hiérarchie du personnel de maison, les servantes étaient tout en bas de l'échelle. C'était le métier le plus répandu parmi les femmes de basse extraction. Ces femmes venaient le plus souvent de la campagne, qui n'avait guère d'emplois à leur offrir.

Entre le moment où elles quittaient la maison familiale et leur (éventuel) mariage, beaucoup n'avaient d'autre choix que de se placer. La société ne prévoyait pas de leur donner une instruction. Nombre de filles de cuisine ou de bonnes commençaient ainsi à travailler dès l'âge de 14 ou 15 ans.

A l'époque, on pensait qu'être domestique leur permettrait d'acquérir les qualités dont elles auraient besoin plus tard pour tenir leur maison, contrairement au travail d'ouvrière en usine, qui constitua pour les femmes une alternative à la condition de domestique à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle.

Le travail d'une servante au quotidien était éreintant. Elle se levait la première, allumait les poêles en faïence, allait chercher de l'eau pour la cuisine, servait les repas, nettoyait ensuite et s'assurait que tout était toujours impeccable et rangé.

Les servantes n'avaient pas d'horaires réguliers. Elles devaient être constamment disponibles et répondre à tout moment du jour ou de la nuit aux besoins et aux demandes de leur employeur. Le service durait jusque tard le soir, surtout lorsque leurs maîtres recevaient, ce qui n'était pas rare.

Avant de se coucher, elles avaient tout au plus le temps de s'occuper de leurs vêtements, qui devaient toujours être propres et irréprochables ou de bavarder avec une autre servante, couramment logée dans la même pièce.

Il s'agissait souvent d'une petite cellule dans les combles, non chauffée et dont le mobilier se réduisait au strict nécessaire. Le couvert se révélait souvent aussi misérable que le gîte et représentaient la plus grosse part de leurs gages.

Entre deux besognes, elles portaient des messages ou faisaient les courses. Il s'agissait là d'une occupation prisée car elle permettait de sortir de la maison, même pour un court moment. Elle représentait la seule possibilité d'être en contact avec l'extérieur et de bavarder un peu sur la place du village.

Elles n'avaient pratiquement pas de temps pour elles. Aucune visite sur leur lieu de travail n'était autorisée. Leurs sorties étaient limitées à quelques heures, un dimanche sur deux. Généralement, elles en profitaient pour aller voir leurs familles ou assister à l'office religieux.

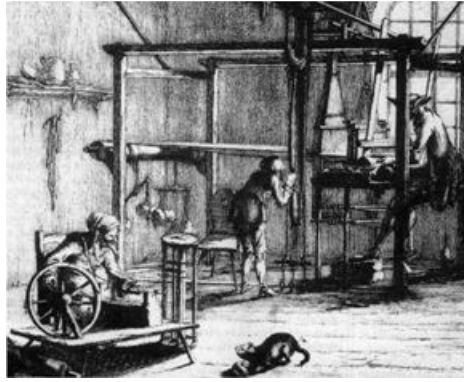
Philip le père de Lucie est tisserand de lin puis journalier.

- Le Tisserand

Dans l'Allemagne, l'industrie toilière était en général localisée dans les campagnes, plus souvent que ne l'était la production des draps ou des tissus de soie. Même s'il y avait quelques tisserands dans les villes, on peut dire que la fabrication de toiles était l'industrie rurale par excellence. Elle était la branche la plus importante des industries rurales, peut-être même de toutes les industries.

Dans les campagnes, et mise à part l'agriculture, la filature du lin et le tissage des toiles employaient la main-d'œuvre la plus massive. C'est ainsi que les couches de la population pauvres en terres dans l'est de la Westphalie et dans d'autres régions s'étaient spécialisées dans la fabrication à domicile du lin que les marchands leur achetaient pour le commercialiser sur le marché régional. Le nombre des personnes occupées, dans ce secteur, dans les années 1800, est estimé à pas moins d'un million.

Un peu partout dans les campagnes on filait du lin et tissait des toiles pour la vente mais également pour l'autoconsommation. Pour les filles de laboureurs, une grande quantité de toiles dans la dot était affaire de prestige ; les servantes et les filles des paysans moins aisés filaient et tissaient pour se constituer une dot elles-mêmes.



La toile la plus commune s'appelle *Löwendleinen* (le lin). La fabrication du lin commence en automne, juste après la moisson, et s'achève fin juillet. Chaque ménage cultive son lin, le travaille, le file et tisse. Tous les paysans, du plus grand propriétaire au plus petit locataire, tâchent de produire eux-mêmes le lin dont ils ont besoin.

Le tissage est une tâche de femmes ; c'est la mère de famille ou une fille ou une servante qui se mettent au métier. Mais la filature est pour tous : mari, enfants et domestiques qui s'en occupent dans les interstices de leur travail .

#### - Le Journalier

Le journalier est au plus bas de l'échelle du monde rural, travaillant durement mais gagnant peu. Il est payé à la journée, accomplit les basses besognes ne nécessitant pas de qualification : nettoyage des étables, travaux de terrassement, mise en fagot des bois, surveillance du bétail, transport des foin ...

Pour des journées de travail variant de douze à dix sept heures et se prolongeant tard dans la nuit depuis les progrès de l'éclairage au gaz, le salaire journalier des hommes ne dépasse pas un thaler. Les femmes sont payées le plus souvent le tiers d'un thaler. Enfin, le travail des enfants reste fréquemment dans le textile en dépit de la circulaire de 1839 qui interdit d'employer des enfants de moins de neuf ans et limite à dix heures la journée de travail des moins de seize ans.

La situation des familles ouvrières, déjà bien difficile, devint insupportable lorsque en 1846-1847 la crise agricole générale renchérit soudain le coût de l'alimentation qui doubla en moyenne et quadrupla certains jours. Les mauvaises récoltes dues à la situation climatique affectent non seulement les céréales mais aussi les pommes de terre victimes d'une maladie.

La réduction du pouvoir d'achat se répercute sur l'artisanat et l'industrie entraînant une crise financière et boursière mais surtout du chômage et la misère accrue pour les artisans les plus fragiles. La faim tue plus de 15.000 personnes en Silésie. Les émeutes se multiplient dans le pays affectant une vingtaine de villes.

Au coin des rues, beaucoup se livrent à la prostitution et à la mendicité, réprimées l'une et l'autre par l'enfermement dans des maisons de travail. La charité publique, contraire à la morale, est

condamnée dans le sens en ce "qu'elle suscite chez les intéressés l'impression d'avoir droit à l'assistance et les dissuade de travailler"

Rien ne change vraiment, hier comme aujourd'hui et hélas comme demain, plus les barreaux de l'échelle sociale sont éloignés les uns des autres, plus il est difficile de grimper.